
The Gaelic Revival : renaissance, transfert et déplacement de la culture gaélique

Michel SAVARIC

Sur une période s'étendant, approximativement, de 1760 à 1890, l'Irlande a connu de profonds bouleversements culturels, sociaux et politiques. La culture et la langue gaéliques qui, jusque-là, avaient réussi à se maintenir en absorbant les invasions successives des Vikings et des Anglo-Normands, ont connu une transformation radicale avec l'avènement de la modernité. La terrible famine du milieu du dix-neuvième siècle a porté le coup de grâce à la culture vernaculaire de l'ouest de l'île. Mais, parallèlement, la culture gaélique suscitait un vif et croissant intérêt parmi ceux qui s'en étaient toujours tenus à l'écart : les Anglo-Irlandais. On peut ainsi parler d'un véritable transfert culturel d'une population à une autre. Nous nous attacherons à essayer de comprendre les raisons de ce transfert. Nous verrons que ce processus ne peut pas être séparé des phénomènes de recomposition idéologique et politique au cours de la même période.

Notre réflexion s'appuiera, dans un premier temps, sur les travaux de Joep Leerssen, un chercheur néerlandais qui a tenté de déchiffrer l'histoire de l'identité irlandaise dans deux ouvrages qui constituent une somme extraordinaire d'érudition : *Mere Irish and Fíor-Ghael: Studies in the Idea of Irish Nationality, its Development and Literary Expression prior to the Nineteenth Century*¹ et *Remembrance and Imagination: Patterns in the Historical and Literary Representation of Ireland in the Nineteenth Century*². Pour lui, la culture n'exprime pas une identité « déjà là » mais, au contraire, l'élabore et la constitue. L'identité apparaît ainsi comme une construction discursive au caractère éminemment historique.

¹ Cork, Cork University Press/Field Day, 1996.

² Cork, Cork University Press/Field Day, 1996.

Leerssen est l'un des principaux chercheurs en imagologie, une nouvelle discipline qui étudie la formation et le développement des « attitudes nationales » à travers les textes, littéraires ou autres. Il s'intéresse à la confrontation entre l'Angleterre et l'Irlande et au rôle que cette confrontation a joué dans la formation de l'idée de nationalité irlandaise. Son premier ouvrage parcourt toutes les époques, depuis le premier siècle jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, juste avant l'avènement du nationalisme proprement dit. Il analyse ainsi l'image anglaise de l'Irlande, la réponse irlandaise à celle-ci et l'image irlandaise de l'Irlande en relation avec l'image irlandaise de l'Angleterre.

Il recense tous les récits de voyageurs anglais en Irlande et montre comment ces auteurs ont graduellement créé un stéréotype de l'Irlande et de ses habitants. Un consensus s'est peu à peu dessiné : la « vraie » Irlande est celle qui diffère le plus de l'Angleterre (ce en quoi les auteurs irlandais étaient d'accord avec les auteurs anglais, p. 76). Il examine également la caractérisation des personnages irlandais dans le théâtre anglais et montre comment s'est élaborée l'image de « l'Irlandais typique », sans considération pour toutes les divisions qui parcouraient la société irlandaise (p. 150).

Il recherche ensuite des traces de l'idée de nationalité irlandaise dans la poésie gaélique. Il montre que les bardes ont exprimé l'opposition entre la société clanique gaélique et la féodalité anglo-normande comme celle de la noblesse et du raffinement contre l'ignorance et la bassesse : « Une polarité est ainsi créée et perpétuée selon laquelle l'« Angleterre » et l'« Irlande » coïncident avec « barbarie étrangère » contre « civilisation indigène » et « dérangement » contre « continuité »³ ».

Puis, Leerssen s'intéresse à l'apport des bardes exilés sur le continent, après la fuite des comtes O'Donnell et O'Neill en 1607, dans la contre-réforme et le développement des études celtiques. Il souligne que la culture gaélique a été sauvée de l'annihilation grâce à l'intérêt qu'a nourri pour elle l'aristocratie protestante anglo-irlandaise dès l'époque élisabéthaine (p. 281). Ainsi, la noblesse protestante qui, du temps de Swift, se voyait comme Anglaise en terre d'Irlande a adopté comme sien l'héritage gaélique à la fin du dix-huitième siècle.

Joep Leerssen y voit une sorte de processus de déplacement culturel.

Cette position hybride illustre une dynamique possible et intéressante qui peut prendre forme dans l'élaboration des stéréotypes interculturels : la dynamique de l'adoption et de

³ A polarity is thus created and perpetuated in which 'England' and 'Ireland' are made to coincide with 'foreign barbarism' vs. 'native civilization', and with 'disruption' vs. 'continuity' (p. 252-3).

l'échange plutôt que la polarisation mutuelle et le rejet dans l'« altérité ». Il n'y a pas seulement le processus d'opposition mutuelle tel que nous l'avons vu à l'œuvre entre deux pays qui sont présentés comme des contreparties mutuelles ; il est également possible qu'un sentiment d'identité « franchisse la frontière », soit adopté et intériorisé par les parties qui s'opposent dans la confrontation. [...] L'image de soi nationale anglo-irlandaise participe de points de vues à la fois gaélique et anglais et les mêle dans un hybride irlandais intermédiaire. Ce développement a eu lieu en même temps que se poursuivait la polarité entre les stéréotypes mutuels anglais et gaélique⁴.

L'auteur conclut que le résultat de ce processus d'hybridation culturelle a finalement donné lieu au concept d'une identité nationale irlandaise proprement dite que le nationalisme politique a développée et prise pour fondement au dix-neuvième siècle.

Dans un deuxième ouvrage, consacré au dix-neuvième siècle précisément, il s'est attaché à retracer les étapes de cette formulation. Il y montre, en particulier, que le nationalisme culturel « gaélophile » est une invention anglo-irlandaise ou, assurément, une interprétation et une recréation de la culture gaélique originelle⁵. Toujours à partir d'exemples littéraires, Leerssen met en relief que la position d'observateurs extérieurs des Anglo-Irlandais s'est intégrée à l'image de l'Irlande. Conformément à un mouvement général dans toute l'Europe du dix-neuvième siècle, cette classe intellectuelle se lance à la recherche d'une substance – l'essence de l'« irlandité ».

L'imagination et la représentation littéraires ou historiques de l'Irlande essaie de purger une Vraie Irlande de la mutabilité de l'histoire et des divisions politiques – et, en fin de compte, un programme littéraire romantique devient aussi un projet national de découverte, de définition et de formulation d'une identité irlandaise idéale. De nombreuses nationalités européennes, dans le sillage du romantisme, se préoccupent de la construction identitaire ; dans le cas de l'Irlande, ce projet se greffe sur une confrontation historique avec l'île voisine,

⁴ This hybrid position illustrates an interesting possible dynamics which can take shape in cross-cultural stereotyping: the dynamics of adoption and exchange rather than mutual polarization and 'othering'. Not only is there the process of mutual opposition such as we have seen at work between two countries who are presented as their mutual counterparts; it is also possible for a sense of identity to 'cross the line' and to be adopted and internalized by the opposing party in the confrontation. [...] The Anglo-Irish national self-image partakes of both Gaelic- and English-oriented viewpoints and merges them into an intermediary Irish hybrid. This development took place alongside the continuing polarity between English and Gaelic mutual stereotyping. (p. 382-3)

⁵ Leerssen, *Remembrance and Imagination* 66.

prend place dans un climat de divisions hostiles à peine contenues, comporte un héritage politique encombrant tout en étant investi d'une grande et contentieuse urgence politique⁶.

La grande particularité de l'Irlande, dans le contexte européen, est que la formulation de l'identité irlandaise est demeurée partisane, qu'elle n'est pas parvenue à englober toute la population ni n'a pu lui être imposée.

Les travaux de Leerssen montrent donc que la conscience d'une identité n'est pas « spontanée » mais se forme, selon une logique somme toute très saussurienne (« les éléments linguistiques n'ont aucune réalité indépendamment de leur relation au tout⁷ »), dans un processus de différenciation et de démarcation par rapport à un « autre ». En effet, si, à l'origine, Éire désignait en gaélique la « totalité du monde » (en même temps qu'une déesse de la terre), il s'ensuit que les Gaëls ne pouvaient pas avoir la moindre conscience de leur identité en tant que Gaëls.

Il a fallu l'arrivée des colons pour que s'opère un rétrécissement de la signification du terme Éire et que l'idée de nationalité puisse peu à peu s'ébaucher. De même, les colons ont cultivé la conscience de leur identité « anglaise » face aux attaques de la population « indigène » et à la menace d'un soulèvement jacobite. Leerssen nous enseigne donc que l'identité est la somme d'un immense travail collectif, qu'elle est une production culturelle. Pour Leerssen, l'identité est formée d'images ce qui explique la place prépondérante de l'art dans son élaboration.

Ainsi, comme il le souligne, la formation de ces images répond généralement aux préoccupations politiques, économiques ou sociales d'une époque donnée mais elle obéit aussi à sa propre logique interne. Vers le milieu du dix-huitième siècle, alors que le mécontentement de la paysannerie irlandaise s'exprime sous la forme de sociétés secrètes très violentes, le personnage de l'Irlandais sur la scène du théâtre anglais est paré de qualités telles que la douceur et la naïveté.

⁶ The literary or historical imagination and representation of Ireland tries to redeem a True Ireland from the violent mutability of history and political divisions – and in the result, a Romantic literary agenda becomes also a national project of finding, defining and formulating an ideal Irish identity. Many European nationalities in the wake of romanticism are preoccupied with identity construction; in the case of Ireland, that project is grafted onto a long-standing confrontation with the neighbouring isle, takes place in a climate of barely-contained hostile divisions, carries a burdensome political heritage and is invested with great, contentious political urgency. (p. 225)

⁷ Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, (Paris : Seuil, 1972) 32.

Dans ce cas, la formation des images répond à des impératifs purement stylistiques : les dramaturges jouent avec les conventions de l'époque et dérangent les attentes de leur public. Par la suite les représentations sentimentales de l'Irlande se répandront dans les récits de voyage.

Ceci indique que la caractérisation nationale est, dans une assez large mesure, une construction façonnée par la poétique discursive et les conventions de genre et que le développement d'une telle imagerie littéraire n'est pas simplement une réponse passive à des situations de la vie réelle. Dans ce cas au moins, les relations entre la réalité empirique et la représentation littéraire sont clairement contre-mimétiques. L'art n'imité pas la vie mais les attitudes de la vie réelle suivent le chemin tracé par la liberté artistique et les modèles littéraires⁸.

Ainsi pourrait s'expliquer le choc qu'a causé le soulèvement de 1798 dans l'opinion britannique « éclairée » et généralement optimiste de l'époque.

Le concept d'une nationalité irlandaise est donc un produit de l'histoire – histoire dans laquelle le conflit avec l'Angleterre est d'une remarquable ancienneté. Dans un sens, cette confrontation est constitutive des deux « identités nationales », anglaise et irlandaise. La relation entre les deux, cependant, n'est pas symétrique ; l'Angleterre est beaucoup plus présente dans l'histoire et le champ culturel irlandais qu'inversement.

Le plus remarquable phénomène de transfert culturel en Irlande s'est donc amorcé dès la fin du dix-huitième siècle et a trouvé son achèvement ensuite dans ce que l'on peut appeler le mouvement de la Renaissance gaélique qui a parcouru toute la deuxième moitié du dix-neuvième siècle et le début du vingtième. On peut estimer que ce mouvement a réellement démarré avec celui de la Jeune Irlande, créé en 1842. Ce groupe fut, en quelque sorte, l'inventeur du nationalisme romantique en Irlande et plaça la langue et la culture gaéliques au centre de l'identité irlandaise⁹. Les fondateurs de la Jeune Irlande avaient pour nom William Smith O'Brien (1803-1864), membre distingué de la « gentry » protestante,

⁸ This is an indication that national characterization is to some significant extent a construct fashioned according to discursive poetics and genre conventions, and that the development of such literary imagery is not just a passive response to real-life situations. In this case at least, the relations between empirical reality and literary representation are clearly counter-mimetic. Art does not imitate life, but real-life attitudes follow in the footsteps of artistic license and literary models.

⁹ Jean Lozes, *Lexique d'histoire et de civilisation irlandaises*, (Paris : Ellipses, 1999) 234-5.

représentant d'Ennis et du comté de Limerick à la Chambre des Communes ; Charles Gavan Duffy (1816-1903), également député puis premier ministre de Victoria en Australie et anobli ; Thomas Osborne Davis (1814-1845), membre du barreau de Dublin ; John Mitchel, également avocat et fils d'un pasteur presbytérien.

La plupart étaient protestants. Ils faisaient partie d'une élite éclairée et idéaliste, désireuse de rassembler l'ensemble de la population catholique et protestante au sein d'une même « nation » alors en construction. Ils se heurtaient à l'opposition de la hiérarchie catholique et de Daniel O'Connell, ainsi qu'à celle des protestants du nord-est de l'île. Par son idéal « œcuménique », la Jeune Irlande partageait les idéaux de ses prédécesseurs, les Irlandais Unis de Wolfe Tone. Mais ce qui était spécifiquement nouveau par rapport au mouvement politique de la fin du dix-huitième siècle était, sous l'influence du romantisme allemand et de James McPherson en Ecosse, la mise en avant de la conscience historique et de la question culturelle. Le passé gaélique de l'Irlande, systématiquement encensé comme héroïque, devenait la trame narrative même du nationalisme. La « race » celte était présentée comme supérieure à la « race » saxonne.

À cette époque, le nationalisme irlandais est donc essentiellement porté par une minorité de protestants. Dans une certaine mesure, on pourrait dire qu'il constitue un discours des protestants « sur » les catholiques. Les membres de la Jeune Irlande écrivent généralement en anglais sur le gaélique, sur le passé de l'Irlande et sur sa culture. Certains, comme Fintan Lalor, théorisent une révolution paysanne tout en n'ayant qu'une connaissance livresque et distante de la paysannerie irlandaise¹⁰. Pour autant, on ne peut pas parler d'une « identification » de cette partie de la bourgeoisie protestante à la majorité catholique et paysanne de l'île mais d'une réappropriation d'un passé et d'une identité. Il s'agissait plutôt d'une redéfinition de la communauté anglo-irlandaise par elle-même. Le mouvement de la Jeune Irlande était, en somme, un mouvement intellectuel et élitiste qui avait pour but de soulever l'ensemble de la population de l'île.

Parallèlement au mouvement de la Jeune Irlande, des sociétés savantes ont vu le jour : l'Irish Archaeologic Society en 1840, la Celtic Society en 1845, l'Ossianic Society en 1853. L'œuvre de ces fondations a, en fait, sauvé le gaélique de

¹⁰ R. F. Foster, *Modern Ireland 1600-1972*, (London: Penguin, 1988) 314.

l'extinction complète¹¹. En effet, au cours de la première moitié du dix-neuvième siècle, profondément marquée par la lutte pour l'Émancipation des catholiques menée par O'Connell, le peuple catholique était encore enraciné dans la culture gaélique. La famine qui sévit de 1845 à 1849 (« épisode infiniment plus important que la révolution de 1848 » selon Patrick Rafroidi¹²) allait mettre fin à cette culture en décimant tout particulièrement la population rurale (qui passa de 7 millions en 1841 à moins de 3 millions en 1911) et les comtés les plus à l'ouest. La langue gaélique comme langue de la vie quotidienne disparut dans l'émigration massive qui fit suite à la famine. L'instruction obligatoire à partir de 1870 consacra le triomphe de l'anglais.

Après la famine, se produisit un intense travail de reconstitution de la langue et de la culture gaéliques. À partir des années 1880, plusieurs organisations consacrées à cette tâche virent le jour : la Gaelic Athletic Association (GAA) en 1884, la Gaelic League en 1893. La GAA développa tout un réseau rural et formalisa les règles du football gaélique et du hurling en 1885. La Gaelic League, fondée par le protestant Douglas Hyde et premier président de la République d'Irlande entre 1938 et 1945, avait, quant à elle, pour but d'introduire l'apprentissage du gaélique dans les programmes scolaires ainsi que de faire campagne pour l'adoption de noms de rues et de panneaux bilingues. En même temps, Hyde cherchait à éviter l'identification du catholicisme avec la « vraie » culture irlandaise. Comme on le sait, ces efforts furent infructueux.

C'est à la suite de toute cette évolution que se produisit la renaissance littéraire irlandaise du début du vingtième siècle. Ce mouvement fut, essentiellement, le fait d'auteurs d'origine anglo-irlandaise. Autour de Lady Gregory (1852-1932), elle-même aristocrate latifondiaire comme Parnell, un cercle littéraire bien connu se mit en place. Il regroupait, notamment, le poète mystique George William 'AE' Russell (1867-1935), le romancier George Moore (1852-1933), le poète et dramaturge William Butler Yeats (1865-1939), le romancier John Millington Synge (1871-1909). Tous ces auteurs écrivirent en anglais mais la culture gaélique (le folklore irlandais, les contes de fées, les sagas préchrétiennes), était au centre de leur œuvre. Ce mouvement littéraire, d'une richesse et d'un foisonnement extraordinaires, a parachevé la singulière trajectoire des Anglo-

¹¹ André Guillaume, Jean-Claude Lescure, Stéphane Michonneau, *L'Europe des nationalismes aux nations*, (Paris : SEDES, 1996) 466.

¹² Patrick Rafroidi, *L'Irlande et le romantisme*, (Thèse présentée devant l'Université de Paris IV, 1971) 125.

Irlandais au dix-neuvième siècle en élevant jusqu'à l'universel le nationalisme culturel irlandais.

Pour fascinant qu'il soit, nous ne devons pas oublier que ce phénomène de transfert culturel et de recomposition identitaire dans l'Irlande du long dix-neuvième siècle a été le fait d'une minorité. Ainsi, concomitante de la création de la Société des Irlandais Unis fut celle de l'Ordre d'Orange. Sa création remonte à 1795, dans le comté d'Armagh, et se situe dans la lignée des sociétés secrètes paysannes du seizième siècle (Oakboys, Steelboys, Peep o' Day Boys, etc.). Wesley Hutchinson souligne, à cet égard, que l'Orangisme est « né sur l'interface¹³ ». À la suite de l'abrogation des lois pénales, l'Armagh était, en effet, la région où la rivalité entre catholiques et protestants était la plus vive. L'Ordre d'Orange provient également de l'éclatement du Volunteer Movement, qui, à Belfast, conduisit, par contre, à la création des Irlandais Unis¹⁴.

À la fin du dix-huitième siècle, il est difficile de déterminer lequel des deux mouvements, entre le républicanisme des Irlandais Unis et l'orangisme, avait le plus d'influence parmi les protestants d'Irlande. Il est clair, cependant, que plus l'on progresse dans le dix-neuvième siècle et plus le nationalisme et le républicanisme perdent des adeptes parmi les protestants, surtout ceux de culture écossaise et presbytérienne. Au cours des années 1880, la querelle au sujet des Home Rule entraîne la constitution des deux grands blocs idéologiques que l'on connaît aujourd'hui : le nationalisme et l'unionisme. Ce dernier opère alors la synthèse des deux traditions : presbytérienne écossaise et anglicane anglo-irlandaise.

Nous devons, d'autre part, envisager la possibilité que cet engouement pour la langue et la culture gaéliques n'était affirmé par les Anglo-Irlandais que tant que la population catholique, majoritaire, refusait d'y prendre part. Car la « conversion » des catholiques au nationalisme irlandais n'a pas été immédiate, loin s'en faut. Ainsi, à l'époque des Irlandais Unis, les paysans catholiques étaient déjà organisés au sein d'une multitude de sociétés secrètes très violents dont la plus importante et la plus « politique » était celle des Defenders. On sait ensuite que la fusion entre les Defenders et les Irlandais Unis n'a jamais pu s'opérer,

¹³ Wesley Hutchinson, *Espaces de l'imaginaire unioniste nord-irlandais*, (Caen : Presses Universitaires de Caen, 1999) 107.

¹⁴ A. T. Q. Stewart, *The Narrow Ground : The Roots of Conflict in Ulster*, new ed. (London: Faber and Faber, 1989) 130.

l'animosité sectaire n'ayant pu être dépassée. Les Defenders avaient, en effet, pour but de lutter contre l'oppression mais aussi de rétablir le catholicisme dans ses droits, car la cause des opprimés se confondait avec celle des catholiques.

De même, dans les années 1840, nous avons vu que la Jeune Irlande et Daniel O'Connell entretenaient des relations difficiles, O'Connell allant jusqu'à se proclamer partisan de la « Vieille Irlande ». Bien qu'il parlait le gaélique, O'Connell était favorable à l'usage de l'anglais car, pensait-il, le gaélique maintenait les Irlandais dans le passé. Le mouvement de la Jeune Irlande s'opposait également au clergé catholique sur la question du même enseignement laïc pour tous.

Nous en venons donc au deuxième phénomène de transfert que l'Irlande a connu : le transfert de l'idéologie nationaliste à l'ensemble de la population catholique à la fin du dix-neuvième siècle et, plus spécifiquement, le transfert du républicanisme après le soulèvement de Pâques 1916. Il ne s'agissait donc pas d'un phénomène de transfert culturel à proprement parler mais le nationalisme étant devenu indissolublement culturel, ce transfert a entraîné un réapprentissage et un réinvestissement de la culture gaélique.

Nous terminerons en mettant en avant les phénomènes

Ainsi, lors des discussions du Falls Think Tank, l'un des participants (le plus âgé nous précise-t-on) exprimait la possibilité d'un changement idéologique :

J'ai l'impression que l'IRA est prisonnière du passé. Ceux qui cherchent à réaliser une république sur toute l'Irlande ne tiennent pas compte des besoins actuels du peuple irlandais. L'histoire nous entraîne tous dans sa course. Les Irlandais ont lutté de façon désespérée pour la Maison des Stuart et leur noble roi les a abandonnés. Ensuite ils se sont battus pour ce don de l'Ulster protestant aux Irlandais catholiques opprimés, le républicanisme, et puis l'État libre l'a écrasé sans aucune pitié. J'ai l'impression qu'il est temps maintenant de transcender aussi le républicanisme – car il a réservé ses fusils et ses bombes pour les chauffeurs de bus, les flics et les serviteurs banals de la société ordinaire. De toutes façons, pourquoi Belfast, le berceau du républicanisme égalitaire, devrait-elle se soumettre à Dublin, siège traditionnel de l'influence anglaise et de la vénération catholique conservatrice pour le lien impérial. Ni Dublin ni Londres n'ont plus d'importance pour les

besoins de la population de ces îles. Mais l'Ulster est réellement placé de manière idéale pour jouer un rôle dominant dans une nouvelle union des deux îles¹⁵.

Il ne faut donc pas négliger la capacité des individus et, partant, des sociétés, à évoluer et à inventer de nouvelles formes. Toutefois, il nous faut admettre avec Michael Hall, le rédacteur de ce fascicule, que ce point de vue n'est pas représentatif.

¹⁵ I feel the IRA are caught in a time-warp. Those who seek an all-Ireland Republic are not looking at *today's* needs of the Irish people. History moves us all on. The Irish struggled forlornly for the House of Stuart and their gallant king ran away on them. Then they fought for Protestant Ulster's gift to the downtrodden Catholic Irish, Republicanism, until the Free State crushed it with extraordinary ruthlessness. I feel it is now time to transcend Republicanism as well – for its guns and bombs have been for bus-drivers and cops and the commonplace servants of ordinary society. Anyway, why should Belfast, the cradle of egalitarian Republicanism, have to submit to Dublin, the traditional seat of English influence and conservative Catholic reverence for the Imperial connection. Neither Dublin nor London is central to the needs of the population of these islands any more. But Ulster *is* ideally placed to play a dominant role in a *new Union* of the two islands. Falls Think Tank, *Ourselves Alone?* Newtownabbey: Island Publications, 1996, 25.